

Urbanisme

Série spéciale

Cours genevoises, les oasis de demain? Episode 2

Les cours de la ville, un désert de béton et quelques pépites vertes

Remplis de voitures ou simplement délaissés, ces lieux n'ont jamais été un enjeu. Visite dans ce purgatoire urbanistique

Christian Bernet

Une cour banale, rue Jean-Jaquet aux Pâquis, à l'arrière des immeubles de prestige qui bordent les quais. Une série de garages en triste état, portes closes. Au fond, on a encore trouvé la place pour caser une place de parc entre deux vieilles souches qui pourrissent. Il y avait ici des marronniers, comme l'indique le cadastre des arbres que le Canton tient avec méticulosité. La tronçonneuse ne lui a pas échappé. Ces vestiges sont accompagnés de la mention «historique»!

À la rue Daubin aussi, dans le quartier des Charmilles, l'«historique» est noté. Trois souches de pins gisent encore au milieu de grosses berlines. C'est désormais leur domaine. La cour offre une quarantaine de places. Le propriétaire des lieux possède aussi un vaste parking souterrain, dont plusieurs box cherchent preneur.

On pourrait multiplier les exemples. Les cours genevoises ont mauvaise mine. Quand elles ne sont pas le royaume des voitures, elles sont souvent délaissées, justes bonnes à accueillir les poubelles ou une maigre végétation.

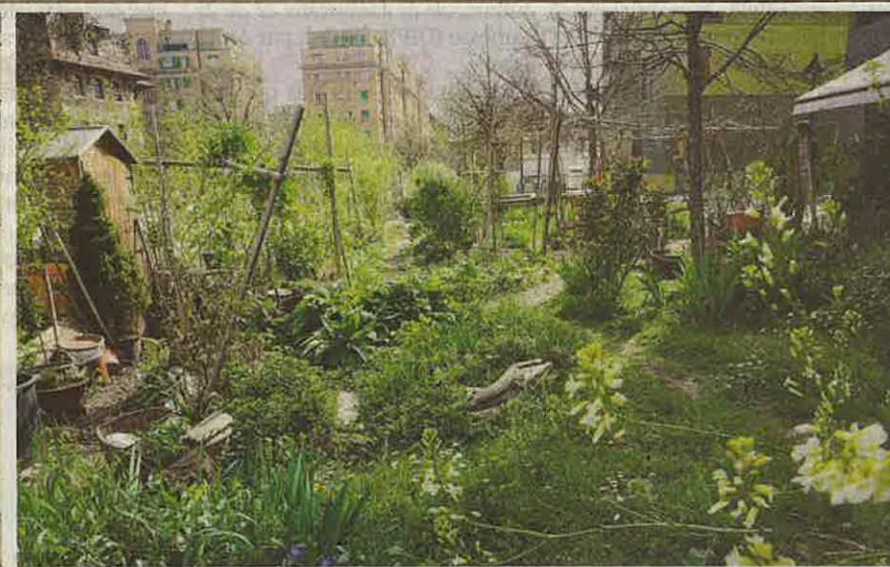
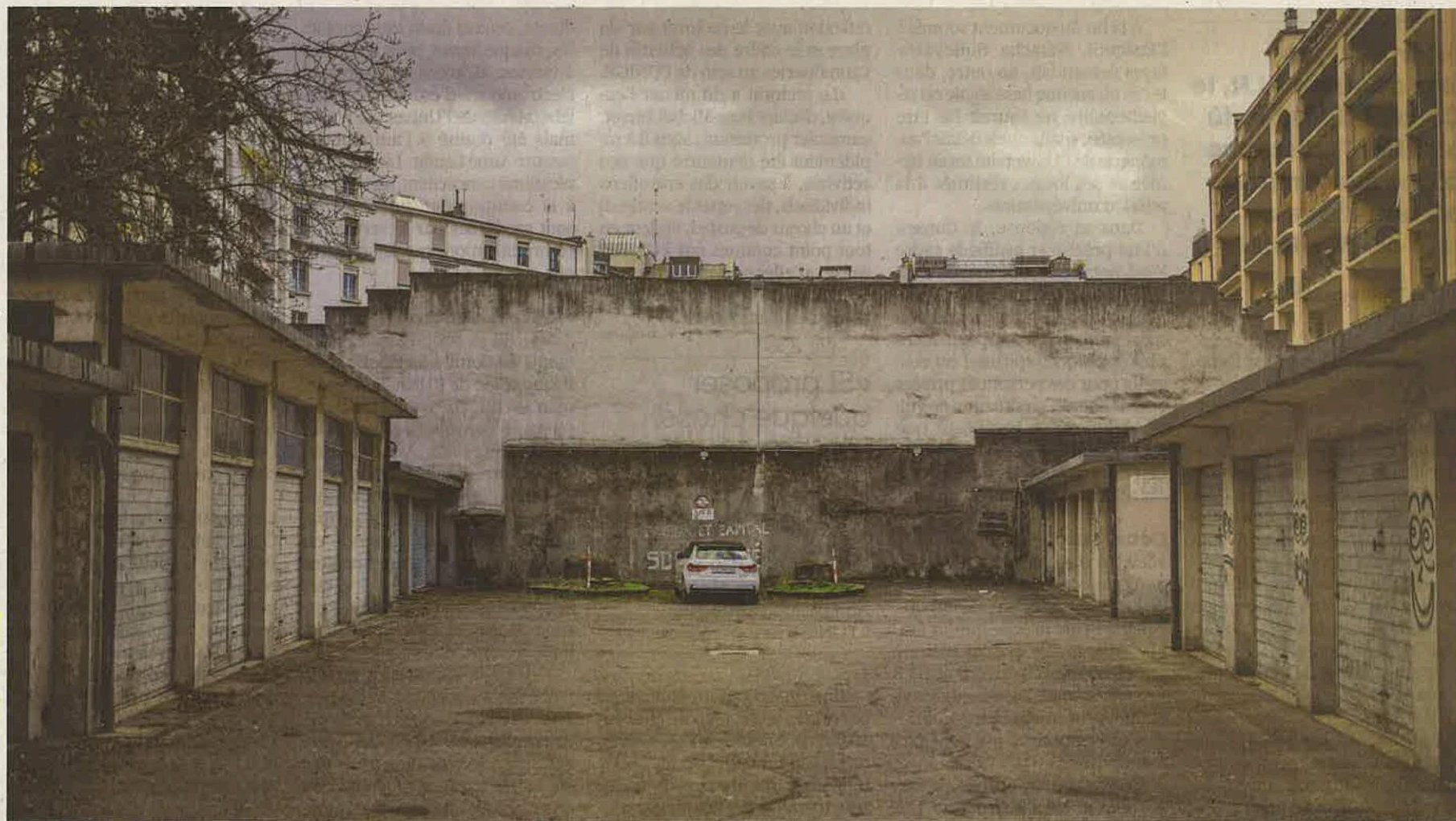
Îlots de chaleur

N'y aurait-il pas mieux à faire? De nombreux habitants le pensent. Ils tentent parfois d'investir ces lieux, de les jardiner, d'en faire des lieux de rencontre (voir nos éditions du 12 avril). Et dans le contexte du réchauffement climatique, les verdir pourrait contribuer à réduire les îlots de chaleur.

Parler des cours est réducteur tant leur aspect est multiple, comme le rappelle l'historien David Ripoll, qui a étudié la construction de la ceinture faustyste au XIX^e siècle. «Dans cette nouvelle portion de ville, on s'est efforcé à ne pas combler les squares. Même les calèches n'y avaient pas leurs écuries. On était très attentif à leur taille et à la largeur des passages pour faire circuler l'air. Le discours hygiéniste était très présent.» Le square de Chantepoulet, ouvert sur ses côtés, ou des cours de la rue De-Candolle répondent à ces exigences.

À l'inverse, les Pâquis ou les Eaux-Vives se sont constitués par accumulation progressive de bâtiments artisanaux et de logements. Les images aériennes des années 30 montrent des îlots bourrés de constructions diverses érigées pêle-mêle, seules les rues donnant un semblant d'ordre. Aujourd'hui, ces activités ont en partie disparu mais les bâtiments ont souvent subsisté. Les cours sont encombrées.

Il subsiste de-ci de-là quelques abris de verdure bien cachés. Par exemple rue de Bâle, aux Pâquis. Une cour minuscule, avec une remise au toit défoncé. Des habitants ont entassé les vieux tessons de tuile qui parsemaient le sol pour y faire quelques plates-



En haut, la cour rue Jean-Jaquet aux Pâquis, avec ses deux souches de marronniers. Au milieu, l'oasis du boulevard de la Cluse et un petit jardin d'habitants à Sécheron. En bas, le parking géant de la rue Jean-Violette et une cour rue Daubin, avec ses trois souches de pins. PIERRE ALBOUY/LUCIEN FORTUNATI

bandes. Des dossiers de chaises plantés dans la terre font office de tuteur. Un vieux barbecue trône au milieu de fagots de bois. On n'entend que le gloussement des pigeons.

La plus belle oasis

La plus belle oasis se situe à deux pas de l'hôpital, entre le boulevard de la Cluse et la rue Verte. Une cour entièrement fermée, un goulet long de 70 mètres et large de 15. Les habitants des rez-de-chaussée disposent chacun de leur jardin. Ils sont luxuriants. Mais il n'y a pas d'espace collectif. C'est silencieux, presque trop.

«À part y lire un bouquin, on n'y fait rien, car on entend tout», raconte une voisine. De sa chambre, elle tape dans ses mains, et l'écho rebondit sur les façades.

À deux pas, rue John-Grasset, Marisa tient une boutique de mode. Son échoppe donne à l'arrière sur une petite cour recouverte d'une végétation peu avenante et de déchets. «C'est infesté de rats. J'aimerais bien la nettoyer pour y organiser quelques petits événements. Mais le propriétaire craint de faire des jaloux. Alors rien ne se passe.»

Rien ne se passe dans ces cours, effectivement. Cette indé-

férence est inscrite dans les gènes de la ville, comme le relève Francesco Della Casa, architecte cantonal. «À Genève, on a toujours valorisé les façades extérieures des îlots, sur le mode de la parade. Les cours, c'était le purgatoire.»

Ces espaces intéressent d'ailleurs peu les urbanistes. Elisabeth Garcia-Forster fait exception. Cette architecte a, durant vingt ans, recensé toutes les cours de la ville. En 2010, elle a publié une étude sur l'«urbanisme interstitiel» aux Eaux-Vives. L'idée: dégager des espaces pour les habitants, les verdir, et, d'îlot en îlot,

créer un réseau de parcours pour les piétons.

«Nous avons proposé une stratégie pour intervenir de manière fine sur ces espaces, en conciliant les intérêts des habitants et des propriétaires sur la base d'un partenariat», explique l'architecte. Si la voiture est, selon elle, «le premier destructeur des espaces urbains», il faut lui trouver des solutions. Plutôt que de l'éliminer, son étude dénichait dans les cours des droits à bâtir en échange d'espaces libérés pour des espaces publics.

Son étude n'a recueilli qu'un succès d'estime. «Nous y avons

consacré un article dans la revue «Tracés», se rappelle Francesco Della Casa, alors rédacteur en chef de cette publication. J'ai reçu les remontrances d'urbanistes qui estimaient que je rêvais en couleur.» Les adeptes des théories de Le Corbusier estimaient qu'il n'y avait rien à retirer de ces réflexions.

«Aujourd'hui, la cour peut apporter des solutions dans le contexte du réchauffement climatique. Il ne faut pas sous-estimer les contraintes, notamment parce que les cours sont du domaine privé, mais elles deviennent un enjeu d'aménagement.»